

**Retour de l’Au-delà
à
Burdigala**

Roman

Victor Ojeda Mari

ISBN-13: **978-1976454097**



Les Éditions le Gant et la Plume

32, rue Jean Pauly – 33130 - Bègles - Gironde

Dépôt légal : Septembre2017



© Victor Ojeda-Mari

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

Première partie : Avant la E.F.M¹

Chapitre I : Retour de vacances

Ce jour-là, le Tarbes-Bordeaux présente des wagons à moitié vides. Dans un compartiment de seconde, on découvre, face à face, un couple, Xavier et Agnès Férot seul à l'occuper. Il lit un journal. Elle feuillette un magazine dont la première page représente un embryon de quelques mois dans le ventre de la mère. Ils ne se parlent pas et semblent s'ignorer.

L'homme accuse la trentaine. Son apparence au premier abord paraît froide. On sent une personnalité où la sensibilité reste reléguée au second plan. Il est plutôt grand, mince, bien fait de sa personne. Ses épaules larges, son cou de taureau lui donnent un aspect robuste. Son visage, de forme rectangulaire, ne déçoit pas. Des cheveux bruns coupés courts, fournis et soyeux, avec des entrées marquées, encadrent un large front droit, dénotant le contrôle de la pensée. Sous des sourcils arqués, des yeux noirs, petits, en amande, souvent miclos, dénotent un individu qui se révèle au compte-gouttes, scrute avec méfiance et reste sélectif. Le nez se présente long, développé et courbé. On arrive à la bouche plutôt grande et charnue. On remarque que de profil, elle avance ce qui indique de la sensualité, confirmée par de fortes mâchoires. Le menton saillant dévoile un caractère pragmatique et matérialiste. Le contraste du haut du visage froid, un peu hautain, méfiant, secret, avec le bas ouvert et passionné, établit un équilibre. Pourtant, malgré la fermeté, la force exprimée par la partie basse, il se dégage une impression de nonchalance, de mal-être.

Il est simplement habillé d'un pull en laine bleu, échancré laissant apparaître une chemise blanche, d'un blue-jean et chaussé de mocassins noirs tressés. Nerveusement, il balance sa jambe droite sur son genou gauche et poursuit sa lecture.

La femme également la trentaine. Un mètre soixante-cinq avec un corps svelte aux formes harmonieuses. Des cheveux naturels châains, tirant sur le blond, descendent jusqu'au-dessous des épaules. Son visage long, arrondi, plein de douceur, exprime la compassion, la prédisposition à l'écoute qui va jusqu'à

¹ Expériences aux frontières de la mort ou NDE (Near Death Experiences ou encore Expérience de Mort Imminente),

l'empathie. Dans son joli minois, instantanément tout se met en branle pour exprimer les sentiments ressentis sur le vif. Un peu comme un simple zéphyr fait frissonner la surface calme et limpide d'un lac. En particulier, ses grands yeux marron expressifs et sa bouche aux lèvres pulpeuses réagissent spontanément aux sollicitations extérieures. Son regard pétillant et son sourire communicatif charment. Son rire éclatant transporte ainsi que le reste de sa figure qui bouge à l'unisson. Son front large et droit se plisse alors que ses sourcils se froncent, tandis que son nez légèrement retroussé palpite vers le haut. Son âme, comme un livre ouvert, se dévoile à travers tous les changements alertes de sa physionomie.

Une chemise de soie rouge, aux manches longues, ajuste légèrement son torse aux épaules arrondies laissant deviner une jolie et ferme poitrine. Une jupe en cuir, jusqu'aux genoux, tenue par une large ceinture, enserre sa taille fine d'où jaillissent des hanches rebondies. Elle porte des bottes en cuir remontant juste au-dessous des genoux, très à la mode cette année. Elle incarne une élégance faite de grâce et de simplicité.

Une petite fille, d'environ trois ans, colle son nez à la vitre du compartiment, pendant que ses parents admirent momentanément le paysage. Xavier l'aperçoit le premier. Il la fixe durement en abaissant le sourcil gauche et en relevant le droit ce qui lui donne un air hautain et plutôt idiot.

La petite fille effrayée ouvre de grands yeux étonnés, prête à se réfugier dans les jambes de ses parents. Agnès l'a vue. Aussitôt, elle inonde l'enfant de la lumière de ses yeux attendris. Lui adresse un sourire radieux qui prend l'ensemble de son visage et découvre ses dents éclatantes de blancheur. En même temps, de sa main droite, elle lui fait un gentil bonjour.

L'enfant subjuguée, oublie le vilain monsieur, sourit à son tour et répond à son salut en levant une menotte potelée qu'elle agite fébrilement. Elles restent ainsi quelques instants à se dévorer des yeux, sous le regard froid de Xavier.

Puis la mère tire machinalement dans le couloir, en conversant avec son compagnon. Elles continuent à agiter leurs mains et à se sourire. Avant qu'Agnès disparaisse de sa vue, l'enfant lui envoie un baiser du bout des doigts, auquel la jeune femme répond identiquement.

Le couloir, vide à nouveau, la plonge subitement dans une profonde tristesse. Dans ses traits tellement expressifs se lit un immense désarroi. Un vide profond.

Le train négocie un large virage autour du flanc de la montagne pyrénéenne, puis s'engouffre dans le tunnel, comme une flèche atteignant le centre de la cible. C'est le noir complet. Le sifflement de la locomotive transperce le tunnel. Les roues martèlent d'un mouvement cadencé la voie ferrée. Le rythme et les vibrations des deux éléments d'acier associés résonnent comme les battements assourdissants d'un cœur soumis à une grande tension.

Enfin, au bout, apparaît une arcade de lumière qui s'agrandit au fur et à mesure, que la locomotive avale les mètres de rails. C'est la délivrance, le train émerge des ténèbres. Il entre dans la douce lumière de cette journée de février où les rayons de soleil se réverbèrent sur les cimes et les flancs des montagnes recouvertes de neige.

De retour dans le wagon Xavier, complètement effrayé, se tasse dans le siège. Son journal gît à terre. Sa femme le regarde d'un air dédaigneux. De la fenêtre continuent à défiler les paysages majestueux. Ne pouvant se contenir, elle lui lance :

– Je ne comprendrai jamais qu'à ton âge, traverser un tunnel t'effraie à ce point.

Évidemment, ce n'était ni le moment ni la chose à dire. Cependant, les femmes possèdent ce don inné de dire ou de faire ce qui peut agacer intensément un conjoint qui se trouve dans une situation embarrassante. Pire ; en état d'infériorité. Cependant, cette réflexion lui permet de se ressaisir et de contre-attaquer avec hargne.

– Je sais et c'est comme ça ! Je n'y peux rien, si tu crois que ça m'amuse ? ! Tu as peur des souris, des araignées, et j'en passe !

Poursuivant le cours de sa pensée et en prenant des précautions oratoires, elle lui rétorque :

– J'ai peut-être l'explication. Tu étais si relax dans le ventre de ta mère que tu en es sorti à neuf mois et demi ; tu es d'accord, n'est-ce-pas ?...

Il la toise finalement intéressé. Et si elle détenait une solution miracle à cette peur insensée des tunnels, pourquoi ne pas lui prêter attention ? Comme on dit : Ça ne coûte pas cher et ça peut rapporter gros.

– Ouais ! Et alors ! ?

Elle pointe du doigt l'image de la photo représentant le bébé dans le ventre de la mère.

– Regarde.

– Tu ne vas pas remettre ça. Je t'ai déjà dit ; NON !

– Attends, écoute pour une fois. Tu vois ce bébé qui est immergé dans le placenta. Pour naître, il doit faire ce trajet. C'est comme un tunnel noir.

– Je sais ça ; figure-toi.

– Alors, réfléchis, toi qui es si intelligent.

– Réfléchis, tu en as de bonnes. Allez, sors-la, ton explication, « à la mords-moi-le-nœud ». Je meurs d'envie de l'entendre.

– C'est simple. Pour le nouveau-né, le passage dans l'utérus ressemble à celui d'un tunnel. Pour toi, cela a été particulièrement traumatisant. Et tu en as gardé des séquelles à vie.

– Tu me sors que des conneries.

Elle reprend sa lecture et semble ignorer son compagnon. Elle tourne quelques pages et murmure suffisamment fort pour qu'il entende :

– En tout cas, moi, j'ai une explication.

– Conneries, je te dis !

Considérant que la messe est dite, il réfléchit tout haut.

– Parlons peu, mais parlons bien. Nous sommes vendredi et ce soir, nous couchons à Arcachon, chez mes parents...

– J'espère qu'ils n'auront pas oublié de laisser les clefs de la voiture.

– Ne t'inquiète pas...

Il se met à caresser son menton, signe évident chez lui d'une profonde réflexion.

– Je suis sûr que ma mère va me donner un chèque. Si elle me donne autant que l'année dernière, je pourrais payer largement ma nouvelle Hi-fi.

Il se frotte les mains de contentement.

– J'espère que le chiffre sera à la hausse.

Elle lui jette un regard désapprobateur, puis replonge dans la lecture du magazine. Il cesse de se caresser le menton pour la regarder d'un mauvais œil.

– Ces quelques jours de sport d'hiver nous ont coûté les yeux de la tête...

Se sentant agressée elle répond :

– Tu ne vas pas me reprocher de nouveau d'avoir acheté une paire de lunettes ?!

Il garde cet achat en travers la gorge. Il en profite pour éclater.

– Justement, si tu n'avais pas oublié les tiennes à Bordeaux, tu n'aurais pas eu besoin de les acheter à la Mongie où tu les as payées, je te signale, deux fois le prix.

– Si tu prenais comme moi le Tram, tu n'aurais pas besoin de prier le Bon Dieu pour que tes parents te fassent un chèque.

– Pardon, je ne prie pas le Bon Dieu. Je prie à la rigueur mes parents. D'ailleurs, heureusement que mes parents nous donnent de l'argent ; EUX ! Sinon, je me demande comment on ferait sans ça ?

Nous savons que dans un couple, il vaut mieux ne jamais engager une discussion sur les « parents ». En général, ça tourne au vinaigre.

– Comme si on avait besoin de l'argent de tes parents pour vivre.

– Oh ! C'est sûr, on se passe de celui des tiens. On n'en voit jamais la couleur.

– En particulier, l'argent de ta mère me coûte trop cher.

« Ta mère », le mot qu'il ne fallait pas prononcer, et elle a osé ! Elle devrait savoir que l'on ne touche pas à sa sacro-sainte mère.

– « Ma mère en particulier » ?! Dans le fond, tu ne peux pas la blâmer. Au contraire, mon père a toutes les qualités.

– C'est vrai que j'apprécie énormément ton père.

Par contre, il ne porte pas le paternel dans son cœur et brusquement, il éclate de rage ou de jalousie. On ne sait pas trop.

– Plutôt que moi, tu aurais dû l'épouser !... Que veux-tu dire, par l'argent de « ma mère en particulier » ?

– Si la terre entière ne sait pas qu'elle nous donne de l'argent, ce n'est pas de sa faute.

– Que signifient ces sous-entendus ?

– Elle le crie suffisamment sous tous les toits. Et puis, chaque fois, il faut que je lui détaille ce que je me suis acheté avec son pognon. Et merci, Françoise-Roberte, pour ceci ; merci, Françoise-Roberte, pour cela. Et merde ! À force, c'est humiliant !

Voyant sa femme à fond remontée, il perçoit qu'il n'aura pas le dernier mot. Il remarque des voyageurs dans le couloir doivent se demander ce qui se passe dans leur compartiment. Voulant toujours donner une bonne image de lui, il décide de calmer la situation en pensant qu'elle ne perd rien pour attendre.

– Ma chérie, on ne va pas se fâcher pour si peu.

– Tu as raison, ça ne vaut pas le coup.

– À la bonne heure!... Nous disions, samedi soir, on fête mon anniversaire ; bon sang ! Trente-cinq ans ; j'en reviens pas !... Ouais ! C'est sûr que tes chers parents ne se distingueront pas, pour une fois, à me faire un chèque.

C'est reparti. Décidément, combien ce proverbe : « Chasse le naturel et il revient au galop » se vérifie chaque fois. Il réalise trop tard qu'il s'est laissé emporter par ses rancunes refoulées, toujours promptes à refaire surface. Il s'attend à une réplique véhémence. Riposte qui ne vient pas, car elle est de ces bonnes natures incapables d'en vouloir à quiconque ne serait-ce que cinq minutes. Sitôt dit ; sitôt oublié. Ce n'est pas son cas, car lui a pour habitude de réserver à quiconque un chien de sa chienne.

– C'est pour toi qu'ils agissent ainsi. Ils trouvent que tu as un rapport malsain avec l'argent.

– Quelle connerie ! Ça vient de ta mère, je parie. Elle ne peut pas me piffer. J'ai un rapport malsain avec l'argent ? Moi ?!

– Parfaitement, toi !

Ayant ruminé une réplique imparable, il accuse.

– Dis-moi, est-ce une raison pour qu'elle m'offre chaque fois son merdique « After-shave » ?

L'argument est fort et elle ne trouve pas d'argument à lui opposer.

– C'est simple, d'une année à l'autre, elle oublie.

– C'est pourquoi faire un chèque c'est intelligent. On peut acheter ce qu'on veut avec un chèque. D'ailleurs, c'est comme ta super-copine Hélène...

S'il y a quelqu'un qu'il ne faut pas « toucher », c'est Hélène et surtout pas quand les attaques proviennent de son mari qui se montre toujours injuste envers elle.

– Ça m'aurait étonné que tu n'en parles pas ; vas-y, je t'écoute !

Il comprend qu'Agnès toutes griffes dehors se prépare à un nouvel affrontement. La voyant déterminée, il recule et bafouille.

– Je vais me retrouver comme d'habitude avec deux « after-shave ». De quoi monter une boutique.

– Tu n'as qu'à les utiliser.

– Ça va pas ! Ils sont infects leurs after-shave. Et d'abord, je ne comprends pas pourquoi tu invites Hélène. Elle n'est pas de la famille ? Je n'invite pas mes amis, moi.

– Pour la bonne raison que tu n'as pas d'amis. Hélène est seule, ça lui change les idées et ça me fait plaisir.

Confondu, il décide de contre-attaquer.

– Ton père, n'en parlons pas. Il va me fourguer ces foutues bouteilles de son foutu château qui n'est qu'une foutue bâtisse.

– Ce n'est pas la bâtisse qui fait le château, c'est la qualité du vin. Combien de fois, devrais-je te l'expliquer ?

– Pourtant, ce n'est pas l'argent qui lui manque. Il vend même aux Japonais. Il s'en vante à tour de bras.

– Il l'a gagné son fric, alors il en fait ce qu'il en veut.

– Quel rat, ton vieux.

– Rat ?! J'en connais un qui pourrait lui donner des leçons.

Se sentant en verve, il décide d'attaquer sur son sujet de prédilection.

– Ah ! J'oubliais, mon cher beau-frère et ma chère belle-sœur, le corps enseignant dans sa splendeur ou plutôt, la fabrique à crétins qui se prend pour l'élite de la société et le nombril de la France. Et ils se prétendent socialistes. Mon cul !

– Ça y est, le voilà reparti pour un tour.

– Crois-moi, je te le dégraisserai moi, le mammoth. Avec eux, c'est sûr, je vais avoir droit à un livre que je ne lirai pas comme d'habitude. D'ailleurs tous leurs livres je vais les vendre sur Internet. Ainsi que leurs after shave dégueulasses et les bouteilles de pinard. Tout se vend sur Internet.

– Tu ne vas pas faire ça ?!

– Je vais me gêner.

– Je te rappelle que mon petit frère s'est marié le jour où ta merveilleuse maman t'a mis au monde.

– Et alors ?...

– Samedi soir, on fête tes trente-cinq ans et également, les deux ans de mariage de Pierre-Edmond et Aline.

– Et alors ?

– Nous n’avons rien acheté. Suis-je bête, tu as l’intention de leur faire un chèque. C’est tellement intelligent, et pratique. On achète ce qu’on veut avec un chèque.

Le coup est terrible. Rien ne lui fend autant le cœur que d’envisager une dépense qui n’est pas à son goût et surtout pas pour lui.

– Euh ! J’avais plutôt pensé faire un cadeau groupé, nous, Hélène. Tu vois ? Ce serait sympa. Non ?...

– Il n’en est pas question !

Comprenant qu’il n’a aucune chance, il capitule en posant, en fin stratégie, ses dernières conditions.

– OK, ça va. Samedi, tu achètes un bidule au supermarché pour moins de trente euros !

– Trente euros ?!

– T’es incroyable. Primo, j’abandonne mon idée ; secundo, j’accepte la tienne et tertio, tu gueules. Ma vieille, tu ne sais vraiment pas ce que tu veux.

Elle renonce à poursuivre la discussion. À quoi bon. Elle se contente de tourner les pages du magazine, en se murmurant :

– Oh, oui ! Je sais ce que je veux...

Le train poursuit sa route jusqu’à Toulouse, ville cathare au onzième siècle, ville rose lors du quinzième et ville de l’aéronautique à partir du vingtième. Il s’immobilise quelques minutes dans la gare Matabiau pour repartir en direction de Bordeaux.

Bordeaux, la belle endormie, qui s’est enfin réveillée sous le règne de Juppé et qui, depuis le 28 juin 2007, fait partie du patrimoine mondial de l’UNESCO. Bordeaux, ville gauloise, fondée au IIIe siècle av. J.-C., sous le nom de Burdigala, appelée également, Port de la Lune à cause de sa forme en croissant.

Bordeaux qui accueillait depuis l’Antiquité toutes les flottes du monde...

Dans la magnifique centenaire, gare Saint-Jean, le train fait de nouveau une halte avant de repartir vers Irún. Ils descendent, attendent quelque dix minutes sur le quai et montent dans un omnibus en partance pour Arcachon, jolie ville balnéaire d’Aquitaine.

Trois quarts d’heure après, l’omnibus entre dans la petite gare. Ils descendent avec quelques bagages. Il neige. Ils sortent de la station et traversent une rue, puis ils arrivent dans un parking en plein air et cherchent, dans les allées, la voiture des parents de Xavier.

– Je la vois, là-bas, lance Agnès.

Il prend sa femme par la taille et ils se dirigent vers une Peugeot 406 break. À la lumière d’un lampadaire, on lit : « Boulangerie À la galette royale ». Il se baisse à l’arrière du véhicule d’où il retire les clefs.

– Tu vois, tu n’avais pas à t’inquiéter.

– Ouf ! Tant mieux.

Il lève la porte arrière, range les valises, puis s'installe au volant. Ensuite, il ouvre la portière passager à Agnès qui s'engouffre à son tour. La voiture démarre, quitte la place et prend la route.

C'est la nuit noire. Il met « plein phare ». Les deux jets de lumière la rassurent. Ils semblent la réchauffer pour un court instant. Transie de froid, elle rabat le col de son manteau et met à fond le chauffage. Après quoi, frileusement, elle se blottit contre lui.

Chapitre II : Chez les parents

L'imposante cheminée à l'ancienne occupe presque entièrement le mur de la salle à manger et du salon. Un magnifique feu sort de grosses bûches disposées géométriquement dans l'âtre. Les flammèches scintillantes montent et disparaissent dans le long conduit obscur. Au-dessus du manteau apparaît un tableau représentant la Sainte-Cène avec Jésus et les douze apôtres. Sur la table basse reposent une carafe d'eau, une bouteille de vin vieux, deux coupes. L'une, aux trois quarts, est remplie de vin ; l'autre d'eau. Une corbeille en osier avec des tranches de pain fraîchement coupées rehausse le côté rustique de l'ensemble.

Deux fauteuils, en cuir noir, se font face. Dans le premier Françoise-Roberte, feuillette un magazine, tandis que dans le second Robert lit la Bible. À ses pieds, un labrador, de quelques mois, s'étire d'aise en poussant des grognements de plaisir. En face de la cheminée, un canapé assorti aux fauteuils semble se prélasser à l'image du chien. À droite, l'horloge ancienne indique vingt et une heures trente. Une table en bois massif apparaît entourée de huit chaises. Au bout, deux couverts semblent attendre les convives de la dernière heure.

L'homme se lève, va vers le buffet en chêne massif, ouvre la porte et retire une plaque de chocolat. Il doit avoir la soixantaine. Il est de taille moyenne avec un corps puissamment charpenté avec de larges épaules ; un peu enveloppé, mais musclé.

Ses mouvements calmes, ses poings serrés, les jambes écartées à l'arrêt, donnent l'impression d'une grande énergie tant physique que mentale. On devine en lui une prédisposition à affronter les bouleversements de la vie. Il se rassoit, caresse son chien et reprend sa Bible. Sa femme, qui le suivait du coin de l'œil, se retenait à grand-peine.

Enfin, elle éclate :

- Tu sais que tu ne dois pas manger du chocolat, ça te fait grossir !
- Tu sais que j'en mange une plaque et qu'après je reste six mois sans le goûter. Pour une fois, ne gâche pas mon plaisir.

Sans attendre, il défait l'emballage et en prend une rangée. Elle suffoque.

- Tu n'as aucune volonté !
- C'est vrai que tu en as beaucoup toi.
- Certainement plus que toi !
- Balaie devant ta porte, après on verra pour la mienne.

Robert est profondément agacé par les reproches de sa femme. Il craint que la situation dégénère. Il sait qu'à partir d'une simple brise, elle peut provoquer un ouragan. Il déteste les conflits et se demande comment la calmer rondement. Il se souvient d'un sage maître bouddhiste qui enseignait : « Votre pire ennemi peut devenir votre plus grand maître ». Depuis longtemps, il avait légèrement modifié cette maxime : « Votre femme peut devenir votre plus grand maître ».

En effet, souvent il constata qu'il pouvait se maîtriser devant n'importe qui, sauf devant elle. Il faut dire qu'elle possède le don de le mettre rapidement hors de lui et cela le rend malheureux. Il se dit souvent que le jour où il se maîtrisera devant elle, il ne sera pas loin de la perfection.

Une année, ils partirent en Crête pour les vacances. Il se jura que durant le séjour, jamais il ne la contredirait. Il tint sa promesse ; mais à quel prix ! Combien de fois, il se mordit les lèvres jusqu'au sang, quitta le chalet pour se calmer, prétextant aller prendre l'air. Seul, il criait, aux étoiles et à la lune, combien elle l'énervait. Combien c'était insupportable et combien il craignait de ne pas pouvoir tenir sa promesse.

Durant des années, elle disait à qui voulait l'entendre que ces vacances furent les meilleures de sa vie. Ce qui ne fut pas le cas pour lui. Depuis, jamais il ne songea à renouveler un tel défi.

Il passe ses doigts dans ses cheveux poivre et sel encore abondants pendant que ses larges mâchoires se crispent alternativement comme les battements d'un cœur. Il prend une profonde respiration.

– J'arrête d'en manger et je range la plaque. Tu es contente ?

– Oh ! Tu sais, c'est pour toi, je n'oblige personne et tu fais ce que tu veux.

Elle reprend sa lecture comme si de rien n'était. Il se répète sa dernière phrase : « Tu fais ce que tu veux ! » Sa mauvaise l'étonnera toujours. Il sent qu'il va craquer et s'en taper deux. Chiche ? Il se ravise, se relève et prend la tablette pour la remettre à contrecœur dans le buffet. Elle le suit des yeux en dissimulant mal sa satisfaction.

Elle tourne autour de la soixantaine. Plutôt petite et harmonieusement proportionnée. Elle n'est pas grosse, sans avoir, loin de là, la taille mannequin. On devine qu'elle a conquis de haute lutte ce compromis par des régimes et de l'exercice : marche, aquagym et yoga.

Des cheveux courts teints blond foncé, parsemés de mèches claires, entourent sa figure en forme de losange avec front et mâchoires étroits. Ce qui frappe ce sont ses joues saillantes et relevées qui élargissent sa tête faisant penser à une binette de hamster. Ce serait sympathique, si elle ne prenait pas un air condescendant pour se donner de la « classe ». Or cette distinction naturelle on l'a ou on ne l'a pas et Françoise-Roberte ne l'a pas. Cet air dédaigneux et un peu figé, elle le doit en partie aux injections de Botox.

Son premier traitement avait pour but d'atténuer les rides du front, du lion et de la patte d'oie. Il se déroula relativement dans de bonnes conditions. Au bout de quelques jours, son visage paraissait lisse quoique gonflé aux pommettes avec un air coincé et manquant d'expression. Cela accentuait son air hautain. Pendant quelques jours, elle eut des migraines qui la rendirent particulièrement acariâtre.

Quatre mois après, les effets s'étant estompés, il fallut recommencer. Cette fois, elle se retrouva avec un front complètement bloqué et une paupière qui refusait absolument de se relever. Le spécialiste lui expliqua que derrière le front se cachent des muscles aux rôles différents. Certains permettent de remonter ou froncer les sourcils, d'autres servent à fermer les paupières. Il termina en lui faisant comprendre qu'il arrive parfois que le dosage soit surévalué et provoque ces effets indésirables, heureusement, temporaires.

Elle en fit les frais. Cela ne la découragea pas pour autant. Régulièrement, elle recommence tous les quatre à cinq mois le traitement. Le résultat reste équivalent à celui de la première fois et n'apporte rien de spectaculaire qui donnerait l'aspect d'un visage naturel. Les rides reviennent systématiquement. Les plissements, des commissures de la bouche et celles du cou, restent toujours présents. Quand les injections sont récentes, cela fait bizarre, lorsqu'on remarque le front lisse et le cou ridé. Par la suite, la nature reprenant ses droits, l'équilibre des ridules dans son ensemble se rétablit. Il faut donc déboursier à nouveau 400 euros.

Autrement dit, on assiste périodiquement à un changement définitif sur le compte en banque et pas sur les rides.

Il déplore cette course effrénée et inutile du paraître jeune. Il considère que chaque tranche d'âge détient sa beauté. Rien n'est aussi touchant qu'une beauté naturelle. Il garde en tête des femmes dépassant la septantaine magnifiques et attendrissantes par leur authenticité tandis que certaines charcutées, étirées, incapables d'ouvrir la bouche, de bouger la tête, provoquent une impression de malaise et souvent de répulsion. La véritable beauté lorsqu'on dépasse un certain âge vient principalement de l'intérieur et les rides autour ne peuvent que la souligner en la rendant remarquable et attachante.

Ces derniers jours, elle se plaint de sa poitrine qui s'affaisse. Il n'est pas dupe et en frémit d'avance. Sa femme doit envisager prochainement une intervention chirurgicale esthétique des seins. Trouvant depuis toujours les siens trop petits, elle doit penser à une augmentation mammaire. Il en tremble tellement, que la nuit passée, il en fit un cauchemar.

Sa femme et lui environ la quatre vingtaines sont étendus sur le sable et, le ventre en l'air, ils bronzent au soleil. Lui, pudique, revêt un short et une chemisette tandis que Roberte expose en mono-bikini les parties de son corps, affaissées naturellement par l'âge, qui reposent sur le sable. Sauf deux obus

posés verticalement sur sa poitrine qui pointent arrogamment vers le ciel. Il examine de près ces engins. Ahuri, il constate que ce sont ses nichons. Et là, il se réveille. Françoise-Roberte dort justement sur le dos. Exactement comme dans le rêve.

Sans réfléchir, il se saisit de ses seins. Avec soulagement, il constate qu'il ne s'agit pas d'obus ou de poitrine refaite. Ahurie, elle se réveille.

– Que se passe-t-il ?

– Rien.

Tranquillisé, il se rendort aussitôt. Par contre, elle ne ferme pas l'œil de toute la nuit se demandant :

– Il a attrapé mes seins à pleine main, qu'est-ce qui lui a pris !?

C'est vrai, il y a de quoi, car cela n'était pas arrivé depuis fort longtemps.

On entend un coup de Klaxon. Comme mue par un ressort, complètement surexcitée, elle se lève et s'écrie :

– Les voilà, vite ! Ah mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon garçon !

Il la regarde calmement s'agiter et sautiller sur place. Il pince ses lèvres. Il lève la tête aux cieux comme pour prendre le Bon Dieu à témoin, puis la hoche latéralement et finit par poser placidement la Bible en lui lançant :

– Oh ! Calme-toi, il n'y a pas le feu.

Ils se dirigent vers la porte. La mère l'ouvre. Il fait nuit. Un vent glacial rentre dans la pièce faisant frémir les rideaux des fenêtres.

– Entrez vite, il fait froid !

Xavier et Agnès entrent chargés de bagages. Robert referme la porte. Mère et fils s'étreignent éperdument.

– Mon Xavier que je suis heureuse de te voir enfin.

– Et moi, maman, si tu savais combien.

Pendant que la mère et le fils sont en pleine effusion de tendresse, Robert et Agnès s'embrassent.

– Comment vas-tu, ma belle ?

– Ça va et vous, Beau-papa ?

– Comme, tu vois. Faut pas se plaindre.

Enfin, le père et le fils se font face. Ils se donnent du bout des lèvres un baiser.

– Bonsoir, papa. La boulange, ça tourne.

– Salut fils. Pour tourner, ça tourne.

La belle-mère et la bru s'embrassent avec retenue et échangent les banalités d'usage.

– Bonsoir, Agnès.

– Bonsoir, Françoise-Roberte.